

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 33

Artikel: Le lac d'Oulens
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les anciens, qui ont oublié, disent et diront toujours : « de notre temps, ce n'était pas comme cela. » Les femmes vaudoises des villes que les nécessités de la vie ne retiennent pas ailleurs, dans un magasin par exemple, sont chez elles; elles sont aussi bonnes cuisinières qu'autrefois, meilleures couturières et surtout mères de famille plus intelligentes. Je reconnais que la lecture des feuilletons — et quels feuilletons parfois ! — est un mal grave, une plaie. Il y a cent ans, la femme faisait davantage de bonne littérature et de bonne musique; les vieilles romances, naïves, douces, ou pleines de sel que nous répétaient nos grand'mères en font foi; nous avons des choses exquises dans ce genre, comme :

Jeune fille aux yeux noirs,
Tu règues sur mon âme...

Mais si 1830 ne nous a donné que des niaiseries larmoyantes, le second empire de stupides drôleries du genre Thérèse, et l'opérette bouffe, nos femmes n'en sont pas responsables. Espérons que le bon goût reviendra.

J. D.

Le lac d'Oulens.

Il y avait autre fois, à Oulens, un nommé Sami, qui, après avoir gaspillé une jolie fortune par ses dissipations, était réduit à travailler à la journée tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Puis, lorsqu'il avait quelques sous en poche, il quittait son village et se dirigeait vers les rives du Léman, où le petit blanc lui paraissait bien supérieur à celui de la pinte d'Oulens. C'est là qu'il feignait d'aller chercher de l'ouvrage, et qu'il se livrait même parfois à la mendicité, attiré, disait-il, par la vue du lac qu'il adorait.

A entendre cette âme poétique d'ivrogne, le petit blanc n'était qu'une futilité, mais la vue du lac !...

C'est probablement ce beau panorama qui le grisait si souvent, qui l'endormait sur la table du cabaret, ou au bord du chemin, entre Ouchy et Lutry.

Aussi, combien de fois la gendarmerie dut-elle reconduire à sa commune ce désœuvré !... Dix fois au moins. Mais il n'y restait pas longtemps; semblable aux chats que l'on veut égarer en les transportant dans un panier bien loin de la maison, et qui sont de retour avant leur maître, Sami se retrouvait toujours au point de départ avant les gendarmes; le pays du petit blanc voyait toujours réapparaître à l'horizon son nez rouge et bourgeonné.

La municipalité d'Oulens, exaspérée de voir sans cesse la gendarmerie lui ramener à ses frais ce déplorable combourgeois, le fit appeler une dernière fois en séance pour lui savonner les oreilles d'importance. Lorsque chaque municipal lui eut fait son sermon, le syndic, brochant sur le tout, lui représenta tout ce que sa conduite avait d'odieux, tout ce qu'elle inspirait de mépris, et termina en faisant entrevoir à ce vagabond une punition dont il se souviendrait à jamais, s'il ne se corrigeait pas !

Sans se laisser déconcerter, Sami regarda le syndic d'un air bonasse et lui répondit en patois : *Eh bin, écutadé, monsu lo syndique, féd' on lè à Ouleins et*

pi l'di restéri. (Eh bien, écoutez, monsieur le syndic, faites un lac à Oulens et puis j'y resterai.

L. M.

Invitation méridionale.

Voulez-vous faire un bon dîner ?
Venez chez nous à la campagne;
Allons, laissez-moi vous mener
Dans un vrai pays de cocagne.

Vous prenez le chemin de fer
De Lyon-Méditerranée;
Vous sentez l'odeur de la mer
Le lendemain, dans la journée.

Mon castel est là-haut, là-haut;
Mais attendez pour me comprendre;
Point de fatigue, point de chaud,
Pour y monter, il faut descendre.

Ciel toujours bleu, prés toujours verts,
Fruits toujours mûrs, fleurs toujours fraîches,
Jamais d'étés, jamais d'hivers;
Puis quelles chasses, quelles pêches !

On n'a pas besoin d'hameçons,
De chiens, de fusils, de costumes,
Nos rivières sont tout poissons,
Et nos plaines tout poil et plumes.

Dans nos buissons vous ne trouvez
Que grives et tourterelles;
Nos truffes sont de gros pavés,
Nos champignons sont des ombrelles.

Avec la main nous attrapons
Les bartavelles, les outardes;
Tous nos poulets naissent chapons,
Toutes nos poules sont poulardes.

Nous avons des vins excitants
Qui chantent l'amour et la gloire,
Il faut les conserver cent ans
Avant de songer à les boire.

Puis quel service, quel éclat !
Nous avons des chefs, des artistes
Qui mettent les deux mains au plat
Comme à la bouche les dentistes.

Enfin, c'est le pays des dieux
Que la langue ne peut décrire.
Vous ne me croyez pas ? Tant mieux !
Croyez ce que je vais vous dire :

Une famille de Paimbœuf
Vint dîner chez ma tante Isaure,
En mil-sept-cent-nonante-neuf...
Eh bien, elle y demeure encore !

G. NADAUD.

La tràblia, lo bourisquo et lo dordon.

III

Lo sécond dèi valets ào tailleur étai eintrâ ein apprentessadzo dein on moulin. Quand l'eut fini son teimps, lo monnâi, qu'avai étâ conteint dè li po cein que l'étai pè fortès z'eimbottâies que sè pâyivè dein lo sa dâi pratiquès, lâi fe :

— Po tè recompeinsâ, tè vu bailli on bourisquo; mâ l'est on bourisquo que ne faut ni appliyi, ni tserdzi.

— Adon. à quiet mè pao-te servi, demandâ lo compagnon ?